



atelier parisien d'urbanisme

LES FOYERS MONOPARENTAUX PARISIENS

Profils, besoins, attentes

Enquête auprès de 15 pères et mères vivant seuls
avec leurs enfants

Juin 2008



Introduction

I. Objectifs et méthodes

1. Constitution de l'échantillon	2
2. Déroulement des entretiens	3
3. Relation avec les personnes enquêtées	3
4. Exploitation des entretiens	3

II. Analyse

1. Les « défavorisés » : une précarité des conditions d'existence accentuée par la monoparentalité	5
- De la vulnérabilité sociale et économique à la précarité	5
- La précarité des conditions de logement	6
- Les difficultés d'accès à l'emploi	7
- L'importance des solidarités institutionnelles	7
- Les « défavorisés » : synthèse des attentes et des besoins	8
2. Les « intermédiaires » : un sentiment d'inquiétude et de frustration	8
- Des foyers fragiles économiquement	8
-mais où domine surtout un sentiment de vulnérabilité	9
- ...et de frustration	10
- Entre temps et argent : « <i>C'est pas si facile de jongler avec tout ça</i> »	11
- Les « intermédiaires » : synthèse des attentes et des besoins	12
3. Les parents seuls « aisés »	12
- Le cumul de relations et de ressources mobilisables	12
- Une situation monoparentale non contraignante	13
- Etre privilégié et se sentir privilégié	13
- Les parents seuls « aisés » : synthèses des attentes et des besoins	13

III. Synthèse

1. Une plus grande vulnérabilité des parents à faibles revenus	14
2. Un réseau relationnel inégalement développé et dont le rôle est fondamental	14
3. Importance de l'environnement social et urbain : Paris, lieu de repères et de sociabilités	15
4. La volonté de protéger les enfants : un vécu d'abnégation et un sentiment de culpabilité	15
5. La question cruciale du logement	16
6. L'absence perturbante de l'autre parent	16

Conclusion

Introduction

Les foyers familiaux ayant à leur tête un seul parent ont un poids important à Paris. Ils représentent 26% des familles avec enfants présentes dans la capitale en 1999 et leur nombre est en progression.

Pour mieux comprendre le développement de la monoparentalité et ses implications dans le contexte parisien, le Comité d'orientation de l'Observatoire des familles parisiennes, créé en 2006 par la Ville de Paris, a inscrit ce thème à son programme d'études pour l'année 2008.

Une double approche a été suivie. D'une part un travail de connaissance statistique a été réalisé dans le cadre d'une collaboration entre l'APUR et la Direction régionale de l'INSEE. Il a notamment fait émerger une typologie territoriale et sociale des foyers monoparentaux parisiens. D'autre part une enquête à caractère sociologique a été conduite auprès d'un échantillon de parents de foyers monoparentaux, dont il est rendu compte ici.

Cette enquête vise à mieux comprendre les conditions de vie des foyers monoparentaux, illustrer leur vécu et repérer les besoins de services et d'équipements qui pourraient en découler. Les entretiens ont été conduits auprès de 13 mères et 2 pères issus de milieux socio-culturels différents et qui ont en commun de vivre à Paris.

I. OBJECTIFS ET METHODES

L'objectif de l'enquête était de mieux comprendre les conditions de vie des parents de foyers monoparentaux, illustrer leur vécu et repérer les besoins de services et d'équipements qui pourraient en découler. En pratique il s'agissait d'illustrer la typologie obtenue lors de la phase d'analyse statistique et plus largement, d'atteindre un échantillon diversifié de foyers monoparentaux résidant à Paris.

1. Constitution de l'échantillon

L'enquête concernait des personnes vivant seules avec leurs enfants et résidant à Paris. Une diversité de profils a été recherchée sur plusieurs plans :

- âge et de sexe du parent,
- âge des enfants,
- activité professionnelle,
- niveau de revenus,
- statut d'occupation du logement (locatif privé/social, propriétaire),
- localisation du domicile dans Paris,
- circonstances d'apparition de la monoparentalité (veuvage, divorce, séparation),
- mode de garde des enfants (garde principale/ résidence alternée).

Le nombre d'entretiens devait permettre d'illustrer cette diversité dans une enveloppe de temps limitée. Dix-neuf entretiens ont été réalisés. Quinze ont été retenus pour l'analyse. Ceux qui ont été mis de côté concernaient des personnes ayant récemment renoué avec la vie de couple ou dont les propos présentaient un niveau de contenu trop faible.

Les personnes présentant ces caractéristiques et acceptant d'être interrogées ont été en partie trouvées à partir des relations personnelles de l'équipe d'étude (relations indirectes). La recherche de familles très défavorisées a été plus difficile et a nécessité de recourir à des aides extérieures¹.

(¹) La prise de contact avec les parents de milieu défavorisé a été rendue possible grâce à l'aide de Mme Christine Bilde-Weil, chef du bureau des prestations au Centre d'action sociale de la Ville de Paris, Mr Sébastien Leparlier, adjoint au chef de bureau des dispositifs sociaux Centre d'action sociale de la ville de Paris, et celle de M. Jacques DAGUENET, adjoint au Maire du 11^e arrondissement, chargé de la solidarité et de la lutte contre les exclusions. Qu'ils en soient ici remerciés.

Le tableau de la page 4 donne une présentation synthétique des profils des quinze parents dont les entretiens ont servi de support à l'analyse.

2. Déroulement des entretiens

Les entretiens ont été conduits de manière semi directive, en face à face, à partir de questions ouvertes. Ils se sont déroulés, selon les possibilités et/ou souhaits des personnes interrogées, au domicile (10 entretiens), sur le lieu de travail (4) ou dans les locaux de l'APUR.

Les entretiens ont été enregistrés et retranscrits pour l'analyse. Leur durée était variable, entre vingt minutes et une heure trente, la durée moyenne étant de quarante cinq minutes.

Dix sujets touchants aux conditions de vie des parents et de leurs enfants ont été systématiquement passés en revue lors des entretiens :

- Trajectoire du parent seul
- Situation financière
- Situation professionnelle
- Logement
- Rapport parent / enfant(s) / ex conjoint
- Environnement relationnel
- Vacances
- Usage des services et équipements
- Difficultés vécues et ressenties
- Besoins et attentes

3. Relation avec les personnes enquêtées

D'une manière générale, l'enquête a été accueillie favorablement. Seuls deux parents n'ont pas souhaité y participer, sans exprimer de réelle réticence vis à vis du sujet de l'étude mais plutôt par manque de temps.

Des différences sont apparues dans le déroulement de l'enquête et dans la relation enquêteur/enquêté, notamment en fonction du milieu social d'appartenance.

Les personnes de milieu « favorisés » ont fait preuve de distanciation par rapport à l'objet d'étude, se déclarant surpris d'avoir été « retenus » pour l'enquête. Les personnes de milieu « intermédiaires » ou « modestes » se sont révélées plus réceptives et intéressées par la démarche. Plusieurs ont formulé le souhait d'un retour des résultats de l'enquête. Les entretiens ont été plus longs, ce qui exprime sans doute un besoin de prise en considération des difficultés exprimées.

Etant donné le caractère sensible et personnel des sujets abordés, certaines personnes n'ont pas manqué d'exprimer leurs émotions (pleurs, colère, joie...), moins fréquemment pour les plus favorisées, qui ont sans doute plus de réticence à se dévoiler et une habitude de retenue pour ce qui concerne leur vie privée.

A plusieurs occasions, l'enquêtrice a été peu ou prou assimilée à une enquêtrice sociale en position de servir de relais avec l'administration, ce qui n'était pas le cas.

Enfin la relation d'enquête est apparue plus féconde lorsque l'entretien se déroulait au domicile des personnes, ces conditions étant sans doute plus favorables au dévoilement de faits privés.

4. Exploitation des entretiens

Chaque entretien a été retranscrit intégralement et analysé. Dans un deuxième temps, une grille d'analyse thématique a été constituée reprenant les thèmes de la grille d'entretien, veillant à séparer ce qui tient des pratiques objectives (réalité vécue) des points de vue subjectifs (réalité ressentie).

Profils des 15 personnes interrogées

Sexe et âge du parent	Statut familial	Mode de garde des enfants	Nombre et âge des enfants	Activité professionnelle	Niveau de revenus	Logement	Localisation dans Paris
Mère 48 ans	Séparée	Garde principale	2 enfants 9 et 12 ans	Architecte	2 700 € /mois	Location privée (2 pièces)	18 ^{ème} arr. Montmartre
Mère 46 ans	Séparée	Garde principale	1 enfant 10 ans	Intermittente du spectacle	1 670 € /mois	Location privée (4 pièces)	18 ^{ème} arr. Pigalle
Père 34 ans	Divorcé	Garde alternée	1 enfant 8 ans	Directeur de recherche	3 500 € /mois	Location logement intermédiaire (3 pièces)	13 ^{ème} arr.
Mère 41 ans	Séparée	Garde principale	1 enfant 13 ans	Sans emploi	1 320 € /mois	Location privée (2 pièces)	14 ^{ème} arr.
Mère 52 ans	Célibataire		1 enfant 12 ans	Professeur	1 800 €/mois	Location logement social (3 pièces)	14 ^{ème} arr.
Mère 48 ans	Divorcée	Garde principale	3 enfants 16,18 et 21 ans	Comptable	5 200 €/mois	Location privée (3 pièces)	12 ^{ème} arr.
Mère 47 ans	Célibataire		1 enfant 6 ans	Intermittente du spectacle	1 000 €/mois	Propriétaire appartement (45 m2)	18 ^{ème} arr. Pigalle
Mère 36 ans	Séparée	Garde principale	2 enfants 10 et 13 ans	Vendeuse	2 200 €/ mois	Location privée (2 pièces)	14 ^{ème} arr.
Mère 39 ans	Célibataire		2 enfants 5 et 9 ans	Sans emploi	940 € / mois	Location privée studio (14m2)	11 ^{ème} arr.
Mère 39 ans	Divorcée	Garde principale	1 enfant 5 ans	Sans emploi	525 €/mois	Hôtel meublée	11 ^{ème} arr.
Mère 24 ans	Séparée	Garde principale	1 enfant 3 mois	Sans emploi	1 000 €/mois	Location privée (Studio)	11 ^{ème} arr.
Mère 54 ans	Séparée	Garde principale	1 enfant 16 ans	Sans emploi	800 €/ mois	Logement social	11 ^{ème} arr.
Mère 43 ans	Divorcée	Garde principale	2 enfants 16 et 19 ans	Secrétaire médicale	1 500 €/ mois	Location privée (3 pièces)	10 ^{ème} arr.
Père 48 ans	Veuf		3 enfants 13,19 et 21 ans	Directeur des ressources humaines	170 000 €/ an	Propriétaire maison (220 m2)	13 ^{ème} arr.
Mère 36 ans	Divorcée	Garde principale	2enfants 20 et 10 ans	Intermittente du spectacle	1 400 €/mois	Propriétaire (4 pièces)	18 ^{ème} arr. Gare du Nord

II. ANALYSE

Plusieurs façons de catégoriser sont envisageables pour rendre compte de la diversité des situations monoparentales. Par exemple l'âge des parents (et des enfants) aurait pu servir de variable discriminante, les conditions de vie des jeunes parents se différenciant sur bien des plans de celles des parents plus âgés, dont les enfants sont plus grands et dont la séparation d'avec l'autre parent est intervenue à un âge plus tardif.

On a cependant privilégié ici, dans le prolongement de la typologie établie par l'INSEE et l'APUR, une différenciation fondée sur la situation socio économique des personnes. Sur la base des situations rencontrées, trois profils de foyers monoparentaux ont été identifiés qui semblent correspondre à un ensemble de caractéristiques, de besoins et d'attentes spécifiques: les « précaires », les « intermédiaire » et les personnes plus « aisées ».

A l'analyse des différentes situations,

- Les « défavorisés »

Ils se distinguent par un cumul de vulnérabilités sociales, économiques et relationnelles : faible réseau relationnel, faible niveau de qualification et de formation, faible revenu, précarité de l'emploi et mauvaises conditions de logement. En majorité, ils sont en attente d'un logement social et bénéficiaires de minima sociaux (RMI, API). Leur niveau de revenu mensuel se situe, approximativement, entre 525 et 1 100 euros.

- Les « intermédiaires »

Tout en présentant une variété de situations selon leur degré d'isolement et leur niveau de ressources, ils se caractérisent dans l'enquête par une relative fragilité économique et surtout par l'expression d'un sentiment d'inquiétude et de frustration. En très grande partie, leurs revenus sont constituées de ressources tirées de l'activité professionnelle et, selon les cas, d'une pension alimentaire. Leur niveau de revenu mensuel se situe, approximativement, entre 1 200 et 3 000 euros.

- Les « aisés »

Ils cumulent à la fois le bénéfice d'un environnement relationnel dense (famille, amis, réseaux de relations et connaissances) et un niveau de revenu élevé (au delà de 3 000 euros par mois).

Les résultats mettent en évidence des besoins et attentes différenciés selon ces catégories. Pour les foyers monoparentaux défavorisés, l'enjeu principal est de répondre à des besoins parfois presque vitaux d'accès à un meilleur logement, à un emploi stable et conciliable avec la vie familiale, à une solution pour la garde des enfants. Les personnes de niveau intermédiaire expriment quant à elles des attentes ciblées en matière de services et d'aides financières. Enfin les parents aisés n'expriment pratiquement pas d'attentes ni de besoins particuliers.

1. Les « défavorisés » : une précarité des conditions d'existence accentuée par la monoparentalité

De la vulnérabilité sociale et économique à la précarité

A partir de l'examen des situations économiques et sociales préexistantes à l'entrée en monoparentalité, et selon les modalités même de son commencement, la situation monoparentale apparaît plus ou moins bien vécue. En particulier on repère chez les personnes défavorisées une vulnérabilité sociale antérieure à la monoparentalité. Cumulant déjà vulnérabilité économique et instabilité sociale, l'entrée en monoparentalité participe alors d'une aggravation et d'une détérioration rapide des conditions d'existence.

« J'ai plus eu de revenus parce que moi j'ai jamais travaillé de ma vie et puis par rapport à ça, j'ai eu des difficultés de logement parce que pas de travail, je pouvais pas payer le loyer, y'a eu une expulsion »

La fragilité économique des personnes rencontrées, auparavant mère au foyer, étudiante ou en situation professionnelle précaire, se conjugue bien souvent à une absence ou une instabilité de la vie conjugale (relations très brèves).

« Disons que je suis passée directement de la fac à maman »

« C'est parti très vite et ça s'est fini très vite ! »

D'autant que les circonstances des séparations sont souvent particulièrement douloureuses.

« La rupture ça a été difficile vu qu'il nous a fichu dehors ! »

Dès lors, la séparation apparaît comme l'évènement déclencheur d'un processus de désaffiliation sociale où se cumulent précarité et isolement relationnel.

« A partir de là, la belle famille, ils nous ont plus calculés quoi ! »

« Vous savez, en général, comment on peut dire...quand on tombe en disgrâce, les amis ça commence à vous raconter du n'importe quoi et puis vous changer votre route. »

La dégradation économique se manifeste souvent de façon brutale et précipitée. Elle se mesure surtout au cours des premières années qui suivent le début de la monoparentalité. On constate alors qu'une amélioration de la situation n'est envisageable que sur le long terme.

« Ça a été galère, énorme, pendant deux ans »

« En fait, faut vachement se priver en tant que parent pour assurer (...) Faut bien que je mange, que je m'habille moi aussi ! »

Du point de vue du vécu et du ressenti, leur situation se révèle très incertaine et s'apparente à un parcours du combattant.

« Je viens de faire une demande de RMI (...) On m'a dit d'après la lettre 500 euros (...) Avec ça, j'ai la peureuse qui va commencer. »

« J'arrive vers le 15...déjà tous les soirs quand je me couche et tous les matins quand je me réveille, je me demande comment je vais arriver à la fin du mois ! »

La précarité des conditions de logement

Au regard des situations rencontrées, la précarité et la dégradation des conditions de logement succédant la séparation apparaît comme la manifestation la plus visible et représentative de la dégradation économique.

« Je suis revenue après sur Paris sans argent, sans rien donc je me suis retrouvée à l'hôtel. »

Chez les personnes en situation de « mal logement », la question de l'habitat supplante toutes les autres préoccupations.

« Beaucoup de soucis que j'ai, c'est l'appartement, c'est la maison, là où je vis. Ils n'ont pas cherché à être là (les enfants), c'est moi qui est venue les chercher, ils sont là. Faut quand même vivre mieux ! Ça c'est quand même un gros problème. C'est un grand souci que j'ai avec un studio comme ça avec deux enfants. Depuis neuf ans, j'ai

fait une demande de logement social. Je renouvelle tous les ans, y'a pas de réponses ! »

Ces foyers obligés de s'accommoder d'un logement trop étroit, inconfortable, voire insalubre, ont néanmoins à assurer un loyer monopolisant une grande partie de leurs revenus.

« Du coup, tout est là, parce que si j'avais un HLM, je pourrais commencer, développer mon activité. Là, tout passe dans le loyer, dans la bouffe. »

L'aspect contraignant du logement et les difficultés pour en partir suscitent souvent un épuisement et une lassitude réelle.

« Je crois que c'est le logement qui fait que la situation se dégrade. Au niveau de ma santé déjà, ça me détériore et puis je suis vraiment... »

De manière générale, accéder à un logement social ou un relogement est appréhendé comme le premier signe d'une possible réinsertion sociale, notamment professionnelle.

« Je pense que si j'ai un logement, ça va repartir doucement. Je vais retrouver le mental »

« De toute façon, j'aurais pas eu un logement social, j'aurais pas pu m'en sortir. Depuis la naissance de mon fils, je m'en serais pas sortie sans ça. »

Les difficultés d'accès à l'emploi

L'insertion professionnelle apparaît comme une condition nécessaire pour échapper à l'exclusion. Du fait de leur manque de qualification et de formation, ces parents peinent à trouver un emploi stable et correctement rémunéré. Leur insertion professionnelle est mise à mal par la juxtaposition de contraintes. Dégradation économique et psychologique semblent se superposer avec récurrence, maximisant les difficultés de réinsertion sociale.

« Je fais des demandes et j'attends. Je cherche toute seule par des associations, par des machins (...) Je crois que c'est au mois de mars, j'ai envoyé des demandes mais je suis un peu « raplapla » quoi. Là je trouve un boulot, je peux même pas l'assurer. »

Ces parents rencontrent des difficultés à concilier vie professionnelle et vie familiale en particulier lorsqu'ils ont des enfants en bas âge. Ils apparaissent tiraillés entre la volonté d'accéder à un emploi pour améliorer leur condition de vie et la complexité de leur situation.

« J'ai fait une formation à l'INSA, trois mois, à Nogent sur Marne, mais bon, je pouvais pas faire ça avec elle. Y'avait personne pour la garder. Ça finissait vers 21 heures donc j'ai arrêté. »

Ce problème, abordé par la majorité des parents rencontrés, semble plus marqué dans les foyers en situation précaire. De ce fait, les possibilités offertes en matière d'emploi sont très restreintes. Les emplois qui leur sont proposés sont précaires, faiblement rémunérés et aux horaires atypiques.

« Ils m'ont proposé de revenir mais seulement 20 heures, c'est un temps partiel, c'est pas beaucoup quoi ! Quand j'étais seule ça ne me dérangeait pas, j'étais seule, je me débrouillais mais là, j'ai le petit. »

L'importance des solidarités institutionnelles

Entre précarité des conditions d'existence et isolement relationnel, ces parents se retrouvent dans une spirale de difficultés qu'ils n'arrivent pas à surmonter seuls. Face au manque de ressources mobilisables, le recours aux tiers sociaux - enseignants, psychologues, travailleurs sociaux - se révèle

indispensable au quotidien. C'est un besoin de conseil, d'aide financière, d'orientation mais aussi de soutien moral.

« Le grand il a beaucoup de difficultés ! Je sais pas comment l'aider mais je demande toujours l'aide à l'école. »

Au regard des témoignages, les foyers bénéficiant d'aides et de soutiens institutionnels réguliers sont ceux qui trouvent le plus rapidement une issue favorable. On s'aperçoit que le recours aux tiers sociaux est efficace. Il réduit de manière significative le risque de déprime et de renoncement.

« Là, après, je suis tombée à l'ASS donc là j'avais de grosses APL... C'est comme ça que j'ai pu m'en sortir parce que c'était quand même...on vivait avec trois fois rien. »

Pourtant chez ces parents, le recours à une aide extérieure peut être vécu comme une forme d'humiliation.

« Moi, j'allais pas aller pleurer ! Je voulais pas lui demander... Clairement non ! Non ! Non ! »

Le travail des aidants en leur faveur est apprécié à sa juste valeur, surtout quand il s'accompagne de bienveillance et qu'il n'oblige pas à se vivre en solliciteur. Le sentiment d'être soutenu, compris, revêt une valeur inappréciable durant ces périodes de fragilité.

« Je suis retournée voir les services sociaux et là franchement je m'en souviendrais toute ma vie ! Je suis tombée sur une assistante sociale géniale, géniale, géniale ! Elle s'est démerdée toute la journée ! (...) Toute la journée elle s'est occupée de moi. Elle s'est bougée dans tous les sens et là elle m'a trouvé un hôtel (...) Elle a fait tout des pieds et des mains ! »

A l'inverse, l'absence ou les carences en matière de suivi social concourent à accentuer le sentiment de solitude et de détresse.

« Je pense qu'on n'est pas suivis. On n'est vraiment pas accompagnés, on est livrés à nous même. Oh l'assistante sociale avec tout ce qu'elle a à faire ! Si y'a un problème, elle m'informe. S'il y'a des forums pour l'emploi, elle m'envoie un petit mot pour... Mais je veux dire le quotidien que nous vivons ici, y'a personne qui vient là. Si y'a pas des voisins, y'a personne, on peut mourir là ! L'assistante sociale, je sais pas si elle vient voir. On n'est pas suivis. Si c'est pas bon, démerdez-vous ! »

Les « défavorisés » : synthèse des attentes et des besoins

Les besoins exprimés par les foyers monoparentaux défavorisés sont des besoins élémentaires. Le logement est à l'évidence l'un des problèmes majeurs. Ils rencontrent aussi des difficultés d'accès à un emploi adapté à leur situation familiale en termes d'horaires et d'accès aux modes d'accueil pour les enfants.

Dans l'attente d'une situation professionnelle stabilisée, des secours financiers publics – déjà en place pour l'essentiel - sont dispensables pour assurer une assistance alimentaire, sanitaire et pour les vacances. Moins bien prise en compte, une attente existe aussi pour l'amélioration du suivi individuel et l'accompagnement vers l'emploi. Ces personnes ont besoin davantage que les autres d'être soutenus dans leurs démarches au quotidien.

2. Les « intermédiaires » : un sentiment d'inquiétude et frustration

Des foyers fragiles économiquement...

Les ménages « intermédiaires » se différencient des ménages « défavorisés » par leurs revenus et leurs standards de vie plus élevés. Pour autant, ils se disent eux aussi confrontés à de réelles difficultés financières. Seuls pour assurer l'ensemble des charges et obligations parentales, l'épisode de la monoparentalité place souvent ces foyers dans une situation de vulnérabilité économique.

« Ca a été une très grosse difficulté financière dès le départ parce que je vous dis, j'avais un mari qui gagnait très bien sa vie, donc j'avais même pas besoin de travailler ».

Ces parents disent avoir été déroutés dès le début de leur nouvelle situation de monoparentalité par le poids des charges et des responsabilités financières qui leurs incombaient soudainement. Malgré le versement éventuel d'une pension alimentaire de la part de l'autre parent, ils éprouvent des difficultés à assumer, avec leur seul revenu, l'ensemble des obligations financières, notamment celles de leur(s) enfant(s).

« Alors ma vie actuelle, en ayant monté mon pouvoir d'achat, c'est 1 500 euros de salaire, c'est 150 euros d'EDF-GDF parce que c'est très cher sur Paris et tout, c'est 560 euros de loyer. Enfin voilà y'a le téléphone, l'alimentation, y'a des grands enfants qui coûtent chers. Ils coûtent 560 euros par mois. »

Le logement ressort en général comme le poste budgétaire le plus difficile à assurer pour le monoparent. Son poids dans le budget est toujours important et la question du changement de logement, lorsqu'elle est posée, est vécue comme un problème difficile à résoudre. Outre le niveau de revenu, les garanties de solvabilité demandées par les bailleurs compliquent l'accès à la location privée.

« Je gagne 2 000 euros de salaire mais je n'arrive pas à trouver un logement avec ce salaire. Je paye la cantine « plein pot ». Mon niveau de ressources a diminué car avant, à deux, on avait 2 500 euros par personne ».

Leur position « d'entre deux », juste au dessus des plafonds de ressources, limite l'octroi d'aides financières, notamment pour les dépenses liées au logement ou aux activités extrascolaires.

« J'ai la chance d'avoir eu les vacances « Arc en ciel » qui sont des vacances super, on paye selon son revenu (...) donc voilà ça m'a coûté quand même 300 euros. C'est pour ça aussi que je suis encore... J'ai pas d'aides du tout parce qu'on paye selon ses revenus... C'est ce qui fait qu'au final, vu que je paye tout, eh ben... »

Bien souvent, ces parents avouent avoir du mal à « boucler les fins de mois » et être régulièrement « dans le rouge ». Leur budget est fragilisé par l'accumulation de dettes et de crédits, liés ou non aux dépenses nécessaires pour les enfants.

« Je suis à découvert. En fait c'est très simple, vu que le découvert il oscille entre 300 et 500 euros tous les mois donc ça voudrait dire qu'il faudrait que je gagne 1 800 à 2 000 euros pour être à peu près bien ».

Un imprévu devient immédiatement une charge très difficile à surmonter.

« Je suis partie au Kenya et ça aurait pu être très... et puis j'ai eu une note de téléphone monstrueuse de 800 euros que j'arrive pas à... Voilà, c'est comme si j'avais deux loyers d'un seul coup donc du coup j'arrive pas ! »

...mais où domine surtout un sentiment de vulnérabilité

Au-delà de l'impact financier bien réel de la monoparentalité, l'impression d'être seul face aux obligations financières et éducatives favorise un sentiment de vulnérabilité et une inquiétude devant le risque de complète précarité.

« Quand il y a un problème, ça devient énorme. Ça donne l'impression que ça devient tout de suite beaucoup plus énorme que quand on est deux. Ce n'est pas forcément vrai objectivement mais ça donne le sentiment d'être beaucoup plus vulnérable, précaire. Il y a un seul revenu, une seule possibilité pour régler les choses et on se sent pas deux et ça, ça change la façon de percevoir l'avenir au quotidien. C'est très différent ».

Ce sentiment est renforcé lorsque les conditions professionnelles et/ou de logement présentent une insécurité ou lorsque ces familles ne disposent pas d'un environnement relationnel développé et proche.

« Maintenant, j'ai des choses « en doublon ». C'est plus pour moi une sensation d'insécurité car je n'ai pas de famille ici (...) Je ne peux pas dire si j'ai un problème...alors qu'avec mon ex conjoint, avant, j'avais la garantie des beaux parents, une sécurité derrière ».

Ces parents seuls, souvent dotés en « capital culturel » ont une conscience aigüe de leur vulnérabilité. Ils développent des angoisses liées à la peur de basculer un jour dans la précarité et le déclassement social.

« Depuis que j'ai mon CAPES, mon fils et moi on souffle, parce que c'était une situation quand même vachement anxiogène. Mon fils ça l'a vachement désangoissé parce qu'on est quand même vachement seuls. On n'a personne, on peut compter que sur nous mêmes. On a des amis mais enfin, les amis ils ont leurs problèmes, ce n'est pas comme la famille. Moi, je peux pas m'empêcher de m'identifier de toute façon quand je vois des SDF dans la rue, je me mets tout le temps à leur place parce que j'ai vécu tellement... Je me dis que maintenant à moins que... ça va, je suis sortie d'affaire ».

Cette vulnérabilité oriente ces parents vers des pratiques et des choix sécurisés et sécurisants. Le déploiement de stratégies professionnelles (être en CDI), d'évitement scolaire ou encore de choix en matière de logement (être propriétaire) sont des gages de sécurité recherchés.

« J' imagine plus aller dans une ville comme Lyon mais pas en banlieue (...) Lyon c'est une ville plutôt active, un lieu où je sais que j'aurais un choix scolaire intéressant pour la suite (...) Je veux être assez proche de mon lieu de travail, avoir une sécurité au niveau de l'enseignement, pas dans des collèges où...(...). Au niveau aussi des possibilités de soins si urgences, banlieues etc.... Aujourd'hui, je ne pourrais plus vivre en campagne car c'est trop loin d'un bon milieu hospitalier. C'est important aussi le diagnostic. Je veux être dans une ville « rassurante ». »

On note chez ces parents l'importance accordée à l'environnement social. Particulièrement sensibles à ce qui représente le déclassement social, ils rejettent les lieux symbolisant, à leurs yeux, la précarité comme les « quartiers sensibles » ou plus généralement la banlieue.

« J'ai eu une fois une proposition de logement social que j'ai refusé car je n'aimais pas le quartier. Je n'envisageais pas du tout d'y aller. C'était dans le 18^{ème} mais au bord du périph (...) C'est vraiment un dortoir et je n'envisageais pas de me retrouver seule avec mon fils dans un endroit comme ça. J'avais l'impression que ça allait être très difficile pour beaucoup de choses »

...et de frustration

Au cours des entretiens, ces parents n'ont eu de cesse d'évoquer, parfois avec colère, gêne et amertume, les effets de seuil qui les empêchent de bénéficier de certaines aides ou réductions.

« Y'a pas d'aides ! Y'a pas d'aides ! Je suis au dessus du plafond du SMIC. Y'a aucune aide ! Voilà ! »

« Mes seules attentes que j'espère, c'est qu'à un moment donné va falloir s'arrêter et regarder les hommes et les femmes dans ce pays, regarder la précarité dans ce pays mais regarder aussi toutes ces familles monoparentales, toutes ces familles qui sont sur la couche intermédiaire où leur pouvoir d'achat est en baisse ! On va arriver des gens comme moi, on va demain, nous être dans la précarité, c'est évident ! On va droit devant, c'est clair ! »

Ils ressentent un manque d'écoute et de reconnaissance face à leurs difficultés.

« Je trouve qu'il devrait y avoir des aides pour les familles monoparentales même avec un salaire moyen. Il y a des gens qui à 300 euros près sont beaucoup plus aidés et s'en sortent beaucoup mieux. Je trouve que c'est très injuste et je me sens beaucoup plus mal que les autres. »

Par ailleurs, les difficultés financières les obligent souvent à augmenter leurs heures de travail ou à cumuler plusieurs emplois. Malgré les efforts effectués, ces parents n'ont pas le sentiment d'améliorer leur pouvoir d'achat ce qui accentue le sentiment de frustration.

« Ma défection première c'est que j'ai l'impression que j'ai tout vécu, boulot, maison, dodo sans les voir. Avoir le plaisir de partager des loisirs avec eux, j'ai jamais eu. »

Entre temps et argent : « C'est pas si facile de jongler avec tout ça »

Les familles rencontrées ont en commun, sauf exceptions, une organisation rigoureuse de leur budget. Si les difficultés d'organisation du temps professionnel et familial leurs sont apparues dès le début de la situation monoparentale, celles liées à la gestion financière sont venues plus tard.

« Les difficultés n'ont pas été tout de suite financières. J'ai été confronté à des problèmes d'organisation sur certaines choses. Il faut que je fasse les courses toute seule, tout faire toute seule. Avant, c'était différent. Il ya avait des petites choses comme le fait que mon ex conjoint avait une voiture. Tout est plus compliqué toute seule. Ce n'est pas évident d'être l'unique parent tout le temps. Les disponibilités ce n'est pas facile. »

Avec le temps, ces parents apprennent à composer avec toutes les contraintes. Ils coordonnent leur situation monoparentale avec une activité professionnelle qui accapare une grande partie de leur temps et de leur énergie. Faute de ne pouvoir partager les charges et les responsabilités parentales, ils éprouvent davantage de difficultés que les parents en couple à concilier temps professionnel et temps familial. Bien souvent, ils se sentent surchargés par l'ensemble des tâches et responsabilités qui leur incombent. Ils culpabilisent de ne pouvoir disposer de davantage de temps auprès de leurs enfants mais également de ne pas bien réussir à gérer l'ensemble de leurs dépenses.

« Aujourd'hui, c'est vraiment des difficultés financières que j'ai. Ça, c'est quand même récurrent. Après... peut être je suis pas assez rigoureuse. »

« Les difficultés se sont résorbées, sauf le peu de temps avec mes enfants, pas assez. Pour l'instant, je ne peux pas prendre du temps pour moi. Je pourrais le faire quand ils sont chez le papa mais je crois que c'est moi qui m'organise mal. »

Ces parents seuls se sentent pénalisés par le manque de temps partagé avec leurs enfants mais également de ne pouvoir s'épanouir eux-mêmes dans des activités de loisirs, associatives ou pour partir en vacances.

« Tout d'un coup, on peut plus penser à soi comme avant, et ça c'est un truc... Je me suis retrouvée toute seule et je n'étais pas complètement préparée à ça... et je l'ai mal vécu, de ne pas pouvoir faire ce que je voulais quand j'avais envie de le faire. »

« Le temps passé avec mes enfants, il est pas suffisant et les enfants, ils me le font payer. »

« Moi je pense que c'est ça qui va nous sauver de notre façon de... je crois que l'association c'est super ! »

Ils souhaiteraient pouvoir davantage « lâcher prise » et se reposer.

« Moi j'aimerais bien m'occuper plus d'activités dans mon quartier. Nous on aimerait bien chanter, se lâcher un peu, peut être faire du yoga avec les amies du quartier. »

Ce « devoir » d'organisation se révèle être une véritable source d'angoisse et de fatigue.

Les « intermédiaires » : synthèse des attentes et des besoins

Les parents seuls de niveau « intermédiaire » ont exprimés des attentes nombreuses et précises, souvent réfléchies à l'avance (beaucoup d'idées). Leur principale attente est d'être aidés financièrement pour l'accès à un logement de taille suffisante.

Une fois la question du logement écartée, ils souhaitent pouvoir bénéficier de « coups de pouce » financiers dans un certain nombre de domaines : la santé, les transports, les vacances, les activités de loisirs, les activités extrascolaires, les cantines scolaires. Ils expriment également une demande de soutien dans leur organisation quotidienne : services d'aide à domicile, dispositif pour aller chercher les enfants à l'école.

Par ailleurs ils sont en demande de solidarités collectives à travers les associations, les « fêtes des voisins », les SEL (systèmes d'échanges locaux), les lieux d'écoute. Ils expriment le souhait de s'inscrire dans des réseaux d'échange, d'entraide et de partage.

Cette forte demande d'assistance et de soutien renvoie au souhait de disposer de davantage de temps pour se reposer, « lâcher prise » et se consacrer à ses enfants.

3. Les parents « aisés »

Le cumul de relations et de ressources mobilisables

Les parents les plus favorisés n'ont pas exprimé de réelles difficultés liées à leur situation de monoparentalité. Cette forme de sérénité face à leur situation familiale renvoie tout autant à leur niveau de revenu important qu'à leur tissu relationnel élevé. La particularité de ces parents favorisés est de disposer d'un réseau personnel dense (famille, amis) qui constitue autant de personnes sur lesquelles ils peuvent s'appuyer pour obtenir une aide tant matérielle qu'affective.

« J'ai vachement d'amis. J'ai mes sœurs qui sont sur Paris (...) On s'est toujours arrangé pour garder les enfants, pour prêter une bagnole, pour aller là ou là. Je me suis toujours faite aider quand j'ai déménagé. Toujours les potes et puis ça tourne. Y'a des copains qui aménagent. Je ne me suis jamais sentie seule. »

Ces relations sont susceptibles d'offrir un véritable système d'échange de biens et de services.

« Je vais en vacances dans une propriété de famille dans le Vaucluse ».

La forte sociabilité et l'aisance financière qui les caractérisent semblent les mettre à l'abri des sentiments de vulnérabilité, d'insécurité et de solitude.

« Si vous avez de bonnes relations avec votre ex, ça va. Si vous n'en avez pas et ben vous vous retrouvez un petit peu seule (...) Là, c'est une grosse difficulté d'avoir des mauvaises relations avec le père, c'est pas lié... »

Une situation monoparentale non contraignante

Du point de vue du vécu et du ressenti, la situation monoparentale apparaît comme peu contraignante. Ces parents réunissent des conditions favorables permettant de s'adapter et d'accepter la monoparentalité. La période de stabilisation succédant à l'entrée en monoparentalité n'est souvent l'affaire que de quelques mois. Temps nécessaire pour réorganiser le quotidien. Au-delà, la jonction entre conditions de travail et de revenus favorables (emplois et horaires souvent choisis) et bonne insertion relationnelle permet de vivre la monoparentalité de manière relativement sereine. D'ailleurs, ils ne considèrent pas vraiment la monoparentalité sous l'angle de la contrainte ou des difficultés. Les personnes rencontrées expriment davantage un changement en termes de mode de vie.

« On dit plutôt « résidence alternée » que garde... garde, c'est horrible ! Ce n'est pas une semaine, parce que pendant une semaine, on s'oublie, on peut pas avoir d'activités. Moi, j'ai pas mal d'activités personnelles aussi. C'est pas possible donc on coupe la semaine en deux (...) C'est moins lourd qu'une semaine complète (...) Je remercie Dieu tous les jours d'être arrivé à un truc pareil ! »

Ces parents seuls bénéficient d'une capacité à choisir, à trouver des solutions lorsqu'une difficulté se présente. Grâce à leur niveau de connaissances, ils maîtrisent leur environnement (relations) et connaissent les rouages et les manières de contourner les obstacles qui surviennent lorsque l'on doit faire face seul aux charges et obligations parentales.

« J'estime que Paris présente des bénéfices ou avantages (...) J'estime qu'il y a un énorme avantage à habiter Paris pour notamment des raisons de transport, de lieux d'éducation, d'activités culturelles etc. »

Etre privilégié et se sentir privilégié

A l'analyse des témoignages (courte durée / brièveté des réponses), on constate que les parents seuls les plus favorisés se sont sentis peu concernés par l'objet de l'enquête « *Besoins et attentes des familles monoparentales parisiennes* ».

« Je consomme des services mais je les achète. Je vais pas forcément vers les dispositifs qui existent pour deux raisons. D'une part, parce que j'y pense pas forcément. Je trouve ça un peu déplacé d'aller à la Caisse d'Allocations Familiales pour dire, j'ai besoin de ceci. Je pense qu'il y a d'autres personnes qui ont plus de besoins et les services d'aides sont plus dédiés à des revenus moindres que moi (...) c'est une situation confortable sur laquelle vous pouvez agir. »

Certaines des personnes interrogées ont été agréablement surprises d'être sollicitées pour l'enquête et enthousiastes à l'idée d'y participer. Mais les mêmes ont souvent cherché à s'écarter du guide d'entretien pour formuler des considérations générales sur les évolutions familiales et la monoparentalité.

Les parents « aisés » : synthèse des attentes et des besoins

Les pères et les mères les plus favorisés n'ont pas exprimé de problème majeur ni de besoins et d'attentes spécifiques. Ils ont conscience d'être privilégiés et de disposer sans difficultés des services et des biens dont ils souhaitent faire l'usage.

La principale attente formulée par ces parents renvoie à des services susceptibles de leurs faciliter certaines tâches au quotidien - tâches ménagères, garde d'enfant - qui soient à la fois facilement mobilisables et de qualité.

III. SYNTHÈSE

1. Une plus grande vulnérabilité des parents à faibles revenus

Les foyers monoparentaux apparaissent plus vulnérables que les autres parce que leur organisation repose sur un seul parent, nonobstant la participation de grands-parents, d'amis ou de tiers extérieurs. Pour autant, ils le sont aussi très diversement, selon le niveau de ressources et de soutiens relationnels qu'ils sont à même de mobiliser. Dans ce sens, les parents rencontrés présentent des réalités très hétérogènes.

Certains facteurs minimisent les chances d'appréhender de manière positive la monoparentalité : des rapports conflictuels avec l'ex-conjoint, une entrée en monoparentalité soudaine, une séparation subie précédée d'une longue vie commune, une acceptation de la monoparentalité comme étant une situation d'échec familial, un manque de ressources financières, un faible tissu relationnel ou encore un environnement social difficile.

A l'inverse, certains parents acceptent avec sérénité la monoparentalité. Dans ce cas, la monoparentalité a généralement été préparée et organisée, les relations entre les parents sont pacifiées, la séparation s'est faite d'un commun accord, l'entrée en monoparentalité met un terme à une vie passée douloureuse et marque le début d'une nouvelle vie.

Les foyers les plus précaires ne sont pas forcément ceux qui ressentent le plus fortement les difficultés liées à la monoparentalité. Un résultat intéressant de ces entretiens concerne le décalage entre la situation objectivement vécue par les monoparents des couches intermédiaires et les sentiments exprimés. Comparativement, ils se sentent probablement plus vulnérables qu'ils ne le sont. Un sentiment d'insécurité, de crainte pour l'avenir, de peur du déclassement social et de frustration domine chez ces parents, qui ne paraît pas toujours justifié.

2. Un réseau relationnel inégalement développé et dont le rôle est fondamental

De manière générale, les parents seuls sont davantage sujets à la solitude que les couples et sont moins soutenus affectivement. Les parents interrogés s'accordent pour affirmer que le soutien des amis, des voisins... ne compense pas celui du conjoint. Pour autant, d'une situation monoparentale à une autre, on constate que les soutiens mobilisables modifient la donne de manière tangible (conseils, aides financières, services, soutien moral). On s'aperçoit que les parents seuls les plus sujets au sentiment de solitude et de détresse sont les plus isolés socialement, et inversement.

« Mes amis, ça s'est diversifié. Les gens qui m'appelaient, y'avait plus personnes (...). Je sais pas comment réagissent les gens (...) J'ai eu l'impression que tout d'un coup, j'étais la gazelle blessée dans la savane ! En état de faiblesse psychologique. Une femme toute seule, on peut tout faire. Elle est toute faible. »

Les parents seuls semblent particulièrement sensibles aux différentes formes de soutien dont ils peuvent bénéficier dans leur environnement relationnel (famille, amis, collègues, voisins, tiers sociaux). Par ailleurs, d'après les témoignages recueillis, ils apprécient davantage l'aide et le soutien apporté au quotidien par le réseau amical, de voisinage, des parents d'élèves et des collègues de travail plutôt que celle proposée par la famille, voire les services sociaux. Le recours aux solidarités familiales et institutionnelles peut en effet susciter chez certains un sentiment de gêne et d'humiliation.

« Quand on regarde la situation à l'hôpital, y'a tellement de divorces qu'on se retrouve entre femmes. Je me suis syndiquée à la CGT tout de suite après le divorce. Y'a eu besoin de connaître des gens, des difficultés, c'est ça qui a fait le phénomène déclenchant quoi (...) C'est plus un soutien qu'une solidarité, un soutien moral, sachant qu'il y a quelqu'un quoi. Quand ça allait très mal, j'ai eu aussi un soutien médical avec des psychologues et puis tout ça à affronter, tout ça ! »

3. Importance de l'environnement social et urbain : Paris, lieu de repères et de sociabilités

A l'analyse des différents témoignages, l'environnement social et urbain joue également un rôle majeur. Il ressort des témoignages que la vie à Paris contribue à minorer le sentiment de solitude chez les parents seuls. Un environnement regardé comme contraignant alimente le sentiment de solitude et le repli sur soi. A l'inverse, l'appréciation positive de son environnement social donne l'impression d'être soutenu et entouré. Des formes de socialisation se créent autour du quartier, souvent par le biais de l'école.

« Au tout début, je me suis sentie très, très isolée pendant les six premières années jusqu'à ce que je vienne habiter cet appartement là parce que j'étais dans un autre quartier qui était beaucoup moins sympa et plus dur et bon je me suis déjà faite des copines dans l'autre quartier mais quand même c'était vraiment un quartier dur. Donc, je me suis sentie...c'est un quartier sensible quoi...Dur à vivre. Donc j'ai été propulsé dans ce quartier là, ça faisait un peu cité. Pour moi, c'était très dur ! Très seule en fait. Je me suis sentie vraiment isolée (...) alors qu'ici, y'a une vie de quartier que j'avais pas pu avoir avant et c'est beaucoup mieux. Je me sentais beaucoup plus soutenue, plus agréable à vivre. Mais c'est vrai que maintenant quand je fais le flash back de mes premières années de mère seule, je me rends compte que c'était très dur ! Très, très dur ! J'avais pas mal d'idées noires quand même. Je ne me sentais pas bien du tout. »

Cet effet trouve tout son sens chez les parents seuls de niveau intermédiaire qui n'ont eu de cesse, lors des entretiens, d'insister sur l'importance d'une appréciation positive de son quartier de résidence pour contrebalancer et réduire le sentiment de solitude. Une très grande importance est ainsi accordée par ces parents à leur environnement social et urbain. Dès lors, l'idée même de devoir subir un jour une installation dans un lieu de vie qu'ils rejettent est vécu comme une violence et une source d'angoisse. Leurs appréhensions semblent se focaliser sur « la banlieue » et les « cités HLM » perçues par eux comme symbole d'un déclassement social et d'une exclusion. On perçoit clairement chez ces foyers la crainte de subir « en plus » de leur situation de monoparentalité une relégation en zone stigmatisée.

« C'est pas que je veux pas aller en banlieue, c'est que je veux pas me retrouver toute seule (...) Je préfère être dans plus petit. »

« Ce que je veux surtout c'est pas se retrouver minoritaire dans un endroit. Je me sentirais isolée géographiquement et culturellement. Je trouve que la mixité c'est bien mais pas quand des gens comme moi s'y déplacent (...) Faut pas croire, quand on est famille monoparentale... On peut pas être d'un seul coup balancée n'importe où. »

4. La volonté de protéger les enfants, un vécu d'abnégation et un sentiment de culpabilité

Les parents seuls rencontrés ne se sentent pas satisfaits de leur situation familiale et la vivent comme une mauvaise passe ou comme un échec. Bien que la monoparentalité concerne aujourd'hui plus d'un quart des familles parisiennes, elle reste considérée par eux, quelque soit le milieu social, comme un état « anormal » et une situation d'échec.

« C'est une connerie monstre se dire qu'un enfant c'est un frein à la liberté ! Moi je regrette absolument pas. Si je devais le refaire, je le ferais les yeux fermés ! (...) Par contre, le leur c'est de voir la famille monoparentale comme un modèle parce que, pour moi, ça n'en est pas un. Ce qu'on doit faire c'est minimiser les dégâts pour elle (sa fille) (...). Je ne veux pas l'ériger en modèle parce que pour l'enfant, c'est mieux d'être avec ses deux parents. Ça ne peut pas être un modèle. »

Le parent culpabilise de faire subir à ses enfants une situation familiale qui comporte des effets négatifs. Face à cela, il tend à sur compenser le dommage fait aux enfants, qui deviennent la priorité

absolue. La monoparentalité paraît ainsi se traduire, chez les personnes interrogées, par une accentuation des liens parent/enfants et cela de manière encore plus significative s'il s'agit d'un enfant unique. Ces parents focalisent leur attention sur leurs enfants et maximisent leurs efforts pour leur assurer des conditions de vie favorables.

« Je pense que tout parent qui vit un divorce, y'a une répercussion chez les enfants. Du point de vu scolaire, de l'éducation...C'est pour ça que j'ai voulu reconstruire. J'ai voulu reconstruire mon cocon. »

« J'ai tout misé sur mes enfants. »

L'objectif avoué étant d'assurer leur avenir, au détriment parfois du leur.

« Moi je suis contente. J'ai réussi ce que je voulais ! (...) J'ai tout fais pour eux, pour qu'ils se lancent bien dans leur avenir et dans leur vie professionnelle. A l'avenir, moi je sais ce qui va m'arriver. C'est que je vais avoir une retraite minable voilà ! »

Les choix d'évitement scolaire, rencontrés à plusieurs reprises, traduisent cette volonté. Les parents ayant connu un parcours « chaotique » souhaitent particulièrement préserver leurs enfants des difficultés qu'ils ont vécues et misent sur l'école pour assurer l'avenir de leurs enfants.

« Elle a toujours été dans le privé. Vu que le quartier où j'habitais ! Faut voir les loulous qu'il y a là bas ! Je ne suis pas raciste mais bon...Même quand je suis tombée dans la merde, j'ai pris sur moi (...) Je protège mon bébé quand même ! »

5. La question cruciale du logement

Parmi les monoparents rencontrés, la question du logement occupe une place centrale. Des catégories défavorisées aux couches intermédiaires, il est au cœur des difficultés et des préoccupations. Pour autant, entre ces deux catégories, l'enjeu n'est pas du même ordre.

Si les foyers monoparentaux les plus défavorisés sont confrontés à une réelle précarité des conditions de logement (taille, confort, salubrité), les foyers monoparentaux disposant d'un peu plus de ressources expriment davantage une crainte et parfois une angoisse, tiraillés qu'ils sont entre le désir de se maintenir dans un quartier animé de la capitale et la crainte de subir un déménagement dans un secteur dévalorisé de l'agglomération.

« C'est pas que je veux pas aller en banlieue, c'est que je veux pas me retrouver toute seule (...) Je préfère être dans plus petit. »

6. L'absence perturbante de l'autre parent

Selon les témoignages recueillis, le parent non gardien, en général le père, n'occupe qu'une place très réduite dans la vie du foyer. Cette observation, qui se retrouve parmi les différentes couches sociales, renvoie à des causes diverses: relations conflictuelles entre les parents, éloignement géographique contraint, départ et désolidarisation totale du père.

A l'analyse de ces situations, on observe une déresponsabilisation progressive du père qui investit son rôle au tout début de la séparation et s'en éloigne avec le temps, notamment à partir du moment où il s'engage à nouveau dans une nouvelle union. Bien souvent, on constate que, parmi les parents seuls interrogés, ce sont les plus défavorisés qui subissent une absence significative du père. Malgré leurs conditions de vie difficiles, ces parents semblent accepter l'absence du père et la contrainte que cela implique face aux charges et obligations parentales. Cela s'accompagne, notamment pour les mères seules en situation de précarité, d'un surinvestissement dans la relation avec leurs enfants.

« Le premier papa, on ne le voit plus. Le deuxième papa, de temps en temps, quand il vient à Paris, il m'appelle : comment ça va la petite et tout et tout... Je l'embête pas

mais, de temps en temps, quand il est à Paris, il emmène des petites choses, des petits chocolats pour sa fille. Moi, ça me dérange pas. Je suis consciente qu'il n'a pas voulu »

Les mères seules de niveau intermédiaire semblent les plus « perturbées » par cette situation et formulent, davantage que les autres le vœu d'améliorer l'investissement du père dans les tâches et les responsabilités quotidiennes. Par ailleurs cette situation semble tout aussi contraignante et pénalisante pour les parents seuls que pour les enfants.

« Les relations avec M. sont très irrégulières. Il peut passer deux fois par mois. Son père est très absent du quotidien. Il est pas là pour l'école, pour les activités extra scolaires. Il est très en dehors de tout ça, de la vie de M. Il joue son rôle de père très, très loin et puis surtout du côté du copain. »

Conclusion

Cette enquête auprès de quinze pères et mères vivant seuls avec leurs enfants met en lumière l'hétérogénéité des situations de monoparentalité tant du point de vue du vécu que du ressenti.

Tandis que les foyers les plus précaires semblent subir une « double peine », cumulant isolement relationnel et précarité des conditions d'existence, les foyers monoparentaux plus favorisés semblent doublement favorisés par leur niveau de revenu et leur réseau relationnel.

Pour cette raison, les besoins et attentes des foyers monoparentaux parisiens sont à décliner en tenant compte des appartenances sociales, comme cela a été tenté dans ce travail.

Au-delà de ce qui les différencie, deux caractéristiques semblent réunir la grande majorité de ces foyers. C'est d'une part, que ces parents seuls sont plus sujets que les parents en couple à la vulnérabilité, vécue et ressentie, et au sentiment de solitude.

C'est en second lieu le rôle essentiel qu'ils décernent à leur environnement social, urbain et relationnel. En cela Paris apparaît à ces parents seuls comme un lieu de vie privilégié. Ils y voient un ensemble de commodités liées à la densité de services et d'équipements, à la présence de réseaux associatifs et sociaux, à la rapidité des déplacements. Pour ces parents si sensibles au cadre de vie de leurs enfants, c'est aussi une ville qui leur apparaît rassurante et profondément protectrice.

Etude réalisée par Céline HIRON dans le cadre d'un stage à l'APUR du 15 mars au 30 juin 2008.

Direction de stage :

- Emilie MOREAU, Chargée d'étude à l'APUR
- Olivia SAMUEL, Sociologue, Maître de conférences en démographie à l'Université Versailles – St Quentin en Yvelines